

LE MATERIALISME DE MIRBEAU

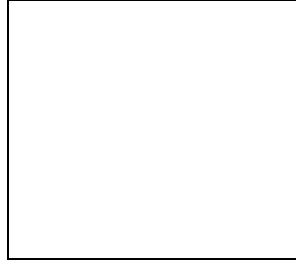
Octave Mirbeau, on le sait, est un matérialiste convaincu. Depuis ses *Lettres de jeunesse à Alfred Bansard* jusqu'à ses dernières interventions dans la presse du début du siècle, il n'a cessé de tourner en dérision les croyances religieuses et les naïvetés spiritualistes, dignes, selon lui, de pensionnaires de Charenton, de réaffirmer inlassablement l'existence d'une seule substance, la matière, dont il lui "*est impossible de concevoir la mort*"ⁱ, et de plaider pour "*un enseignement rationaliste et matérialiste, qui permette à l'homme de se défendre contre les fantômes religieux, et de regarder en face la vie telle qu'elle est, et non telle qu'on la lui montre toujours, à travers les espérances énervantes, dévirilisantes*"ⁱⁱ. C'est ainsi, par exemple, que, dans *La 628-E 8* (1907), il affirme contre Paul Bourget, psychologue autoproclamé et spiritualiste notoire, que ce qu'il appelle des "*états d'esprit*", ce ne sont jamais en réalité "*que des états de la matière, qui affectent diversement notre sensibilité morale, notre imagination, le mouvement et la direction de nos idées*"ⁱⁱⁱ.

Pour un écrivain engagé qui, dès 1877, a fixé pour but à la littérature d'obliger "*les aveugles volontaires*" à "*regarder Méduse en face*" pour contribuer à "*l'effort continu vers un état meilleur*"^{iv}, il est évidemment prioritaire de commencer par éliminer toutes les illusions religieuses et idéalistes qui maintiennent l'humanité dans l'obscurantisme et la soumission. Le matérialisme n'est pas seulement une évidence pour un fils des Lumières, c'est aussi un impératif politique. Mais s'il se contentait de dénoncer avec constance les méfaits du "*poison religieux*" et de ses avatars propres à l'époque symboliste, Mirbeau ne se distinguerait pas fondamentalement de tous ceux qui, dans le camp progressiste, et surtout au lendemain de l'affaire Dreyfus, participent à la lutte pour purger la société en général, et l'école en particulier, de l'idéologie spiritualiste et pour émanciper l'État de toute influence ecclésiastique. Heureusement il n'est en aucune façon un matérialiste de la même farine que les Homais et les Triceps, dont il se gausse avec constance.

En premier lieu, j'en ai traité par ailleurs^v, il se méfie comme de la peste du scientisme, dans lequel il voit un nouvel opium du peuple indispensable aux classes dirigeantes^{vi}.

En deuxième lieu, notre matérialiste convaincu n'en est pas moins conscient du mystère impénétrable qui entoure les êtres et les choses et que la science n'a aucune chance de jamais percer : l'échec du pseudo-embryologiste du *Jardin des supplices*, parti pour Ceylan, sur les traces d'Ernst Haeckel, à la recherche de "*l'initium protoplasmique de la vie organisée*", est symbolique de l'incapacité de l'homme à "*violer les mystères [de la nature] aux sources mêmes de la vie*"^{vii}. Non seulement, en l'absence d'un grand architecte de l'univers, la vie n'a aucun sens – d'où l'absurdité de se poser la question du pourquoi des choses^{viii} –, mais on n'est même pas capable, par l'observation ou l'expérimentation scientifiques, d'en comprendre le comment. Face à cette "*éternelle et irritante énigme*", dont témoignent "*la chose la plus menue, la plus indifférente*"^{ix}, parcelle dérisoire du grand tout, et, *a fortiori*, le spectacle de l'infiniment grand tel que l'aperçoit, une nuit,

le narrateur de *Dans le ciel*, les savants sont décidément impuissants. Seuls les grands artistes, tels Van Gogh ou Rodin, et les grands poètes, tels Mallarmé, Maeterlinck ou Rodenbach^x, peuvent, à défaut de les éclaircir, pénétrer en profondeur et rendre sensibles les grands mystères de la nature. Cela explique ce paradoxe que j'ai étudié par ailleurs : la convergence surprenante entre Mirbeau et Baudelaire^{xi}.



Émile Lequeux,
Bruges mystique

En troisième lieu, le matérialisme de Mirbeau n'a rien à voir avec le mécanisme vulgaire des positivistes contemporains, au déterminisme par trop simpliste à ses yeux : il est éminemment dialectique, et *Le Jardin des supplices* nous en propose une saisissante illustration^{xii} : "La Vie aime la Mort, elle a besoin de la Mort comme la terre du fumier"^{xiii} ; c'est sur le sang et la chair pourrissante des suppliciés qu'éclatent les plus somptueux parterres de fleurs^{xiv}. Inversement, et corollairement, c'est des délices des sens que naissent les plus terrifiants supplices (de la caresse et de la cloche, par exemple). De même, les idéaux, religieux, moraux, ou politiques, débouchent sur les pires monstruosité : au nom de Dieu, du progrès ou de la patrie, on dresse des bûchers et des échafauds, on déclenche des guerres inexpiables, on massacre des peuples, on transforme des continents entiers en un terrifiant jardin des supplices ; au nom du socialisme, on prépare des lendemains qui déchanteront, avec l'instauration d'"un État plus compressif qu'aucun autre" et d'"une discipline d'État plus étouffante et qui n'a d'autre nom dans la langue que l'esclavage d'État"^{xv}. La conscience de ce cycle éternel de la vie et de la mort, du bien et du mal, du beau et de l'horrible, de la liberté et de l'esclavage, a pour effet d'interdire tout jugement simpliste et tout manichéisme sécurisant. Loin d'apporter à son lectorat la dose d'anesthésique dont il a besoin pour son confort intellectuel et moral, en niant les contradictions à l'œuvre en toutes choses, Mirbeau s'emploie au contraire à les souligner à plaisir pour mieux le désarçonner et le désespérer.

Mais ce "désespoir", précisément, est le premier pas, indispensable, vers un matérialisme conséquent, si l'on en croit le philosophe contemporain André Comte-Sponville qui, dans les deux volumes de son *Traité du désespoir et de la béatitude* – intitulés respectivement *Le Mythe d'Icare* et *Vivre* –, a entrepris de reconstruire une philosophie intégralement matérialiste, c'est-à-dire libérée de tous les germes d'idéalisme et de spiritualisme qui empoisonnent encore les esprits et que Mirbeau voulait déjà éradiquer. Pour Comte-Sponville, en effet, l'espoir qui, selon la prétendue sagesse des nations, "fait vivre", n'est en réalité qu'"une maladie et une drogue", voire "un opium"^{xvi} – comme l'écrivait déjà Mirbeau en 1897^{xvii}. Le désespoir, au contraire de la croyance et de l'espérance, implique une "force d'âme" et, avant d'être un "état", nécessaire à la "béatitude", est une "action", qui "suppose toujours la force préalable d'un refus" et qui vise à se

purger de toute illusion : "*Le matérialisme est une désillusion*"^{xviii}. Prenant le contre-pied du slogan communiste de jadis, il en déduit que, pour être un matérialiste digne de ce nom, et non un mauvais berger chargé de diffuser un nouvel opium du peuple, "*il faut désespérer Billancourt*"^{xix}. Or, précisément, dans toute son œuvre, Mirbeau a fait preuve d'une lucidité désespérée – au sens éminemment positif du terme – qui fait de lui le prototype du matérialiste moderne cher au cœur de Comte-Sponville – aux antipodes du matérialisme vulgaire de la société de consommation, qui n'est que le produit d'illusions grossières.

Alors que pendant longtemps des critiques aveugles et des lecteurs dûment conditionnés ont vu en Mirbeau un "*incohérent*" – selon le qualificatif stigmatisant imaginé par J.-H. Rosny aîné^{xx} – et un palinodiste, afin de discréditer par avance la portée subversive de ses combats, ce qui frappe, au contraire, dans sa création immense et multiforme, c'est sa profonde cohérence. Parce qu'elle est le produit d'un tempérament exceptionnel qui se reflète dans le moindre de ses écrits et qui en assure l'unité, bien sûr. Mais aussi parce qu'il est armé d'une *Weltanschauung* matérialiste, qui ne laisse aucune prise à l'illusion spiritualiste ou idéaliste, comme je vais m'employer à le démontrer. L'éthique qu'il a élaborée, l'esthétique qui imprègne sa critique d'art et ses romans, et son engagement politique témoignent d'un matérialisme sans failles. Conformément à l'analyse de Comte-Sponville, Mirbeau est un véritable athée : c'est-à-dire qu'il a "*fait le tour de l'athéisme*" et compris "*qu'il ne reste alors ni beau, ni bien, ni vrai, peut-être*"^{xxi}. D'où son énorme effort de démystification et de dérision en vue de dessiller les yeux de ses lecteurs et de les désillusionner^{xxii}. Mais cela ne l'a pas empêché pour autant de continuer à vivre et à lutter, sans rien espérer et sans entretenir la moindre illusion, pour substituer au chaos et à l'injustice un monde meilleur : "*C'est ce mouvement de bas en haut qui caractérise le matérialisme*"^{xxiii}.

UNE ETHIQUE MATERIALISTE

Si l'on renonce à imaginer "*un dieu baroque et dément, qui ne se plaît qu'à mystifier les hommes*"^{xxiv}, en leur imposant les ordres les plus criminels ou les interdits les plus inhumains – comme s'en plaint l'abbé Jules^{xxv} –, alors force est de renoncer du même coup aux morales, religieuses ou laïques, qui reposent exclusivement sur la peur d'un dieu-gendarme, "*rémunérateur et vengeur*", selon la formule de Voltaire. C'est justement ce que fait Mirbeau quand il emploie toute son ironie corrosive à ridiculiser les prétendues morales mises en œuvre par les dominants et qui sont, à ses yeux, pure hypocrisie : "*Tant qu'il y aura des dieux sur la terre, il n'y aura pas de morale : il n'y aura que l'hypocrisie d'une morale*"^{xxvi}. Non seulement les religions n'ont jamais fondé la moindre morale, mais elles ont "*fondé le contraire d'une morale, puisque, toutes, elles reposent sur un mensonge et sur un chantage, et qu'il suffit au plus ignoble des chenapans de se repentir une seconde avant sa mort pour être paternellement accueilli de Dieu et gagner les joies éternelles*". Pour ces pseudo-"morales" de Tartuffes, "*il est avec le ciel des accommodements*" : avec Dieu, "*on finit toujours par s'arranger, en y mettant le prix*"^{xxvii}...

Le résultat en est à la fois aberrant et monstrueux. D'un côté, les prêtres justifient les pires atrocités, tel le *clergyman* britannique qui, "*la Bible en main, sanctifie les supplices, légalise les dépravations, couvre de sa crapuleuse redingote de cuistre, l'œuvre de destruction*

farouche et de conquête abominable qui sera, plus tard, la honte de ce temps^{xxxviii} ; ou tels les prêtres catholiques, massivement antidreyfusards et toujours prêts à bénir la trahison et l'infamie et à crier "*Mort aux Juifs*". Mais en même temps, ils s'offusquent de la beauté (pour eux, "*l'immoralité, c'est tout ce qui est beau*"^{xxxix}) et ils jettent l'anathème sur tous les plaisirs de la vie, à commencer par "*le péché de chair*" : dans deux de ses romans, *L'Écuyère* (1882) et *L'Abbé Jules* (1888), Mirbeau met en lumière les graves conséquences de cette "morale" contre-nature pour l'équilibre affectif et sexuel de l'individu^{xxx}. Et dans un grand nombre de ses chroniques, il ironise sur ces morales à géométrie variable, qui voient le mal dans les choses les plus innocentes, particulièrement dans les nudités féminines^{xxxi}, mais ne trouvent rien à redire aux conquêtes coloniales les plus sanguinaires ou au massacre d'ouvriers désarmés, comme au cinquième acte des *Mauvais bergers* (1897) : "*O brave et honnête morale, que de bêtises... et aussi que de crimes on commet en ton nom !*"^{xxxii}

Si encore toutes ces pseudo-morales étaient cohérentes, on saurait du moins à quoi s'en tenir, on connaîtrait la règle du jeu et on bénéficierait d'un minimum de garanties légales. Mais le citoyen des prétendues "démocraties" modernes n'a même pas droit à ces bien minces avantages : c'est l'arbitraire le plus total, on condamne au *hard labour* un grand écrivain anglais parce qu'il est homosexuel, on saisit *Le Jardin des supplices* à Bruges sous prétexte d'obscénité, on interdit la pièce d'Ancey *Ces messieurs* qui dénonce le danger des nouveaux Tartuffes ensoutanés, alors qu'on tolère *Le Fin de siècle* et que la Belgique s'est fait une spécialité rémunératrice d'écouler de la littérature pornographique. Et Mirbeau d'ironiser sur les absurdités auxquelles donnent lieu les décisions de justice, sous la pression des gouvernements ou des ligues autoproclamées de défense des bonnes mœurs : pour définir "*ce qui est moral et ce qui ne l'est pas (...), nous n'avons d'autre criterium que la disposition d'humeur, d'esprit ou d'estomac (...)* d'un des membres de la Ligue contre la licence des rues... *Ce n'est pas suffisant, en vérité, et c'est souvent contradictoire, et presque toujours arbitraire.*"^{xxxiii}

Plus grave encore est le fait que les gouvernements soi-disant "républicains", qui sont en concurrence avec les Églises constituées quand il s'agit de se partager le gâteau – le contrôle et la tonte du troupeau –, sont en réalité complices de ces "*pétrisseurs d'âmes*"^{xxxiv} que sont les prêtres : Cartouche et Loyola, même combat ! Loin de contribuer à l'émancipation des esprits, les gouvernements ont trop besoin de la soumission de leurs électeurs moutonniers pour ne pas leur inculquer le respect de lois et de principes de "morale" au nom d'une autorité supérieure, substitut de Dieu. Et pourtant, conclut Mirbeau avec un soupir de regret, "*si, une fois, on voulait s'en donner la peine, le simple instituteur suffirait à cette révolution*" qu'il appelle de ses vœux : "*le règne de la raison*". Mais ils "*n'en veulent pas*", évidemment, parce qu'ils ont tout à y perdre ; de sorte que "*dans mille ans, et dans dix mille ans, l'instituteur, même l'instituteur des républiques athées, continuera d'enseigner aux enfants des hommes que, seul, Dieu est grand, et que les gouvernements sont ses prophètes*"^{xxxv}...

À la "morale" ainsi entendue, qui tombe du ciel, qui est imposée par une autorité religieuse ou politique, et qui se révèle, à l'usage, éminemment compressive et liberticide, il convient donc de substituer une **éthique**, qui s'élève de la conscience du sujet et qui se propose de chercher "*le bonheur en soi-même*"^{xxxvi}. Comme l'écrit André Comte-

Sponville, *"le matérialisme détruit la morale (comme théorie des devoirs) et la remplace par une éthique (comme théorie du bonheur)"*^{xxxvii}. C'était déjà ce que prêchait l'abbé Jules : rejetant violemment les idéaux proposés par la société et *"dont sont nés les banquiers, les prêtres, les escrocs, les débauchés, les assassins et les malheureux"*, il prônait l'eudémonisme : *"Qu'est-ce que tu dois chercher dans la vie ?... Le bonheur"*^{xxxviii}.

Simplement, ce bonheur n'a rien à voir avec ce que la société nous fait miroiter. Il n'est ni dans la satisfaction d'ambitions sociales, qui ne peuvent au contraire que dépraver et frustrer, ni dans l'accumulation des biens matériels, qui détournent des vraies valeurs et rendent l'homme esclave, ni dans la quête effrénée du plaisir, que Mirbeau, dans la lignée de Baudelaire, démystifie au vitriol : *"Il vient de la vanité et il va au crime. Il vide les cervelles, pourrit les âmes, dessèche les muscles, d'un peuple d'hommes robustes il fait un peuple de crétiens. (...) C'est lui le pourvoyeur des bagnes et qui alimente les échafauds. (...) C'est le grand destructeur, car il ne crée rien et il tue tout ce qui est créé"*^{xxxix}. Faut-il s'étonner, dès lors, si les enfants ainsi conditionnés et à qui les parents et les enseignants imposent, *"de par [leur] autorité légale, des goûts, des fonctions, des actions qui ne sont pas les leurs, et qui deviennent non pas une joie, ce qu'ils devraient être, mais un véritable supplice"*, sont *"déséquilibrés"* et *"malheureux"* ? *"Combien rencontrez-vous, dans la vie, de gens réellement adéquats à eux-mêmes ?"*^{xl}

À travers les plaintes de nombre de ses personnages, Mirbeau indique une direction, et, de leurs expériences de *"pauvres diables"*, il nous incite à tirer une leçon pour nous-mêmes : *"Tout être à peu près bien constitué"* devrait tâcher de développer au mieux ses *"facultés dominantes"* et ses *"forces individuelles, qui correspondent exactement à un besoin ou à un agrément de la vie"*^{xli}. Seule façon d'être *"adéquat à soi-même"* et de devenir un être unique, et non le mouton anonyme et indifférencié d'un troupeau qu'on conduit aux urnes et à l'abattoir ; seule façon aussi, par conséquent, d'avoir une chance d'être équilibré et heureux. Bref, le bonheur ne tombe pas non plus du ciel : il se construit, il est une conquête, voire, comme l'écrit Comte-Sponville, *"une action"* et *"une création"*^{xlii}. C'est bien pourquoi il ne saurait être à la portée de tout le monde : seuls les *happy few* peuvent prétendre, sinon l'atteindre, du moins s'en approcher. Car les obstacles sont multiples, dans la société, bien sûr, mais aussi au cœur de l'homme, déchiré entre les instincts de sa nature et les contraintes de sa culture, comme Mirbeau en a fait la douloureuse expérience^{xliii}. Il sait qu'il y faut *"des efforts persistants qui ne sont pas à la portée de toutes les âmes"*. Ainsi écrit-il, à propos des *"palinodies"* qu'on lui reproche pendant l'Affaire : *"Devant les découvertes successives de ce qui lui apparaît comme la vérité, cet homme-là [de bonne volonté] est heureux de répudier, un à un, les mensonges où le retiennent, si longtemps prisonnier de lui-même, ces terribles chaînes de l'éducation de la famille, des prêtres ou de l'État. C'est plus difficile qu'on ne pense d'effacer ces empreintes, tant elles sont fortement et profondément entrées en vous"*^{xliv}.

Ainsi, bien avant Sartre, Mirbeau oppose les âmes faibles, les larves, moutons et rhinocéros, dûment crétinisés par la famille, l'école, l'Église et la presse^{xlv}, et les âmes fortes, qui ne deviennent elles-mêmes qu'au terme d'une douloureuse ascèse. Là où les imbéciles ne voient que *"palinodies"* dans l'aveu de ses erreurs et de ses fautes passées, les *happy few* – tels que Gide, par exemple^{xlvi} – savent reconnaître une méritoire ascension spirituelle. Est-elle suffisante

pour autant, et permet-elle vraiment de parvenir à une sérénité proche du bonheur entrevu ? Mirbeau est trop lucide pour croire la chose possible : comme tout idéal, le bonheur est inaccessible et, tel un mirage, s'éloigne chaque fois que l'on croit s'en être rapproché. Face au tragique de notre condition, il en arrive – comme l'abbé Jules – à souhaiter l'extinction de la conscience. Ce que les bouddhistes – évoqués avec sympathie dans les *Lettres de l'Inde* – appellent le Nirvana^{xlvii}. À défaut d'y parvenir, il convient du moins, comme le prêche l'abbé Jules, de "*diminuer le mal en diminuant le nombre des obligations sociales*", et de se détacher progressivement de tout ce qui entrave l'ascension : "*les remords qui attristent, les passions d'amour ou d'argent qui salissent, les inquiétudes intellectuelles qui tuent*"^{xlviii}. Au terme de ce dépouillement d'inspiration schopenhauerienne, il faudrait arriver à "*ne plus sentir [son] moi, être une chose insaisissable, fondue dans la nature, comme se fond dans la mer une goutte d'eau qui tombe du nuage*". Mais, reconnaît l'abbé Jules, dont la grande carcasse est agitée de passions mal contenues et de désirs inassouvis et toujours renaissants, "*ce n'est point facile d'y atteindre, et l'on arrive plus aisément à fabriquer un Jésus-Christ, un Mahomet, un Napoléon, qu'un Rien*"^{xlix}. On pourrait lui objecter que le père Pamphile, lui, est parvenu à "*s'évader de la vie*" et, selon l'analyse de Rodenbach, à "*intensifier si fort son désir que la réalisation en devient inutile*", ce qui est "*la meilleure façon, sans doute – la seule, disons même – de réaliser l'absolu*"^l. Mais le père Pamphile est complètement fou ! En même temps qu'il incarne une espèce de sagesse schopenhauerienne, il contribue à nous désillusionner tout autant que l'abbé Jules : les deux personnages ne sauraient en aucune façon être considérés comme des modèles.

Il y a là un double paradoxe : c'est parce qu'il est matérialiste et regarde Méduse en face que, sans la moindre illusion, Mirbeau en arrive à préconiser un détachement maximal des biens matériels pour réduire la vie "*à son minimum de malfaisance*" – comme il le dira de l'État^{li} ; et c'est en souhaitant rendre "*l'individu libre et heureux*", but que devrait se fixer toute société^{lii}, qu'il aboutit à l'apologie du renoncement^{liii} et de l'anéantissement de la conscience. Mais c'est là un itinéraire logique pour un matérialiste, selon Comte-Sponville, car, "*si l'âme n'existe pas, si le moi n'est rien, il n'y a rien à en attendre. Et le seul refuge*", c'est "*ce rien même*"^{liv} ; dès lors, "*la sagesse est d'accepter cette non-possession de soi ; accepter de n'être, à jamais, que l'ombre de soi-même*"^{lv}. Malheureusement pour lui, Mirbeau, pas plus que l'abbé Jules, n'est en état de parvenir à ce total détachement qui lui assurerait la "*béatitude*" : il est trop passionné, il est trop pourvu, comme nombre de ses héros, du "*don fatal de sentir vivement*"^{lvi}, il a trop d'exécutions et trop de coups de cœur pour pouvoir mettre en œuvre la philosophie que la raison lui présente comme la plus juste. Contradiction bien humaine, certes, mais aussi typiquement matérialiste : car, en même temps qu'il affirme une idée qui lui semble juste, il est le premier à s'en méfier et à y soupçonner une illusion. S'il donnait à ses propos une valeur absolue, s'il se mettait à y "*croire*", comme les dévotes croient en leur dieu, il ne serait qu'un idéaliste parmi beaucoup d'autres et il trahirait ses propres principes.

UNE ESTHÉTIQUE MATERIALISTE

Il en est de l'esthétique mirbellienne comme de son éthique, et elle se heurte au même type de contradictions. Pour Comte-Sponville, une esthétique matérialiste ne peut être qu'une "*esthétique du désespoir*"

– au sens particulier qu'il donne à ce mot –, c'est-à-dire *"une esthétique sans beauté éternelle ni absolue, sans finalisme, sans monde intelligible, sans inspiration, sans romantisme"*^{lvii}. Et de fait ce sont là tous les ingrédients d'un art idéaliste et mensonger, dont Mirbeau n'a cessé de tourner en dérision les *"mystifications"*^{lviii}, pour y substituer un art et une littérature qui nous aident à jeter sur les choses un regard neuf et à y découvrir ce que, par nous-mêmes, nous n'y aurions jamais vu ni senti.

Son esthétique refuse donc, tout d'abord, toute référence à un modèle divin, à une beauté absolue, transcendant les siècles et les cultures, comme le présuppose l'idéal classique pétrifié en académisme : *"Nous recevons, dès en naissant, une éducation du Beau, toujours la même, comme si le Beau s'apprenait ainsi que la grammaire, et comme s'il existait un Beau plus Beau, un Beau vrai, un Beau unique ; comme si le Beau n'était pas la faculté, toute personnelle, et par conséquent différente à chacun de nous, de ressentir des impressions et de les fixer, arrachées aux vérités de la vie et aux mystères du rêve, sur la toile, dans la pierre, en un livre"*^{lix}.

Le beau n'est pas seulement variable dans le temps et dans l'espace et relatif à l'époque et à la culture dominante, qui conditionnent nos goûts, comme Voltaire l'avait bien senti : il est de surcroît variable d'un artiste à l'autre et fonction du regard tout personnel qu'il jette sur les choses. Dès ses premiers "Salons" de *L'Ordre*, Mirbeau affirme qu'un peintre doit *"voir[r] la nature avec ses propres yeux"*^{lx} et il condamne le système de l'École des Beaux-Arts et des Salons qui perpétuent des "recettes", mortifères pour la création : *"En art, les recettes sont purement et simplement des éteignoirs"*^{lxi}. Il ne reviendra plus sur cette condamnation radicale et ne cessera de réaffirmer la totale subjectivité du beau : *"Il n'existe pas une vérité en art ; il n'existe que des vérités variables et opposées, correspondant aux sensations également variables et opposées que l'art éveille en chacun de nous. La beauté d'un objet ne réside pas dans l'objet, elle est tout entière dans l'impression que l'objet fait en nous, par conséquent elle est en nous"*^{lxii}. Mieux encore : il se méfiera de ses propres critères de jugement, présentés pendant une trentaine d'années comme alternatifs à ceux des académiques : la Vie, sans laquelle il n'y a pas d'art, et la Nature, où l'artiste doit puiser des leçons^{lxiii}. Ainsi, sous l'effet des Nabis, il en arrive à soupçonner *"que la nature n'est qu'un état de notre développement intellectuel"*, donc relative à chaque artiste : *"La nature n'était plus pour eux rien d'absolu, et ils comprenaient que les plus doués d'entre nous, ceux qui conquièrent le droit d'être salués du nom de créateurs, la font et la transforment à mesure, au gré de leur génie"*^{lxiv}. Belle preuve de matérialisme selon les critères de Comte-Sponville : *"Être philosophe matérialiste, c'est savoir que l'idéal auquel on croit – et que l'on pense – n'existe pas"*^{lxv}. Mais en récusant de la sorte toute prétention à l'absolu et à l'universel, le critique, du même coup, comme l'a bien vu Comte-Sponville, *"se récuse lui-même comme normatif et ne peut aboutir qu'au silence"*^{lxvi}. Et de fait, Mirbeau, qui pourtant vit de sa plume et qui, de surcroît, s'en sert comme d'une arme pour mener à bien les grands combats qu'il a entrepris, n'en éprouve pas moins, bien souvent, la tentation du silence, comme il l'avoue par exemple en 1910 : *"Ce que je pense des critiques, je le pense de moi-même, lorsqu'il m'arrive de vouloir expliquer une œuvre d'art. Il n'y a pas pire duperie. (...) Le mieux serait d'admirer ce qu'on est capable d'admirer, et, ensuite, de se taire. Mais nous ne pouvons pas nous*

taire. Il nous faut crier notre enthousiasme ou notre dégoût^{lxvii}.
Douloureuse contradiction.

En deuxième lieu, l'esthétique mirbellienne se garde de tout finalisme et du désir, éminemment suspect, de l'écrivain ou de l'artiste de donner du monde une vision claire et intelligible, ce qui serait présupposer, après Descartes, un dieu rationnel et bienveillant. Il n'a que mépris, par exemple, pour les prétentions de Paul Bourget à analyser "au scalpel" l'âme de ses contemporains – à condition qu'ils aient des rentes et un nom... De même, il se méfie du didactisme, qui tend à faire croire que l'univers est connaissable et qu'il appartient à l'artiste d'apporter au profane des vérités pré-digérées : "Demander à l'art de donner des leçons de philosophie, de morale, d'histoire (...) est une illusion", proclame-t-il dès 1875, à propos de Jean-Paul Laurens^{lxviii}. En tant que critique, il renoncera donc aux vellétés d'expliquer les œuvres d'art qu'il commente et qui lui procurent des émotions : "Un critique ne peut pas dire pourquoi une chose est belle ; il peut dire seulement qu'elle est belle, sans plus, car la beauté est indémontrable en soi"^{lxix}. En tant que romancier, il va vite renoncer aux romans-tragédies qu'il a rédigés comme "nègre", tels que *L'Écuyère* ou *La Belle Madame Le Vassart*, où tout est clair, où les événements s'enchaînent jusqu'au dénouement tragique avec l'implacabilité d'un mécanisme d'horlogerie, pour nous présenter des récits totalement subjectifs, où la perception du narrateur ne donne au lecteur aucune garantie de véracité, et où le romancier va se complaire à faire de plus en plus sentir sa présence de démiurge, qui tire les ficelles en tout arbitraire. Pour contribuer à **détruire l'illusion romanesque**, il va procéder notamment à des romans-collages, tels que *Le Jardin des supplices* ou *Les 21 jours d'un neurasthénique*, faisant voisiner des textes de nature et de ton très différents, et mettant à rude épreuve les habitudes culturelles de lecteurs déconcertés, contraints de se demander à quel degré de lecture il convient de situer le texte, voire si le romancier ne se paye pas carrément leur tête^{lxx}. Dans un univers qui n'obéit à aucune finalité et où rien n'a de sens, où règnent le chaos et l'entropie, il serait vain d'attendre de l'œuvre d'art, en général, et du roman en particulier, qu'ils nous rassurent en nous offrant une vision claire, ordonnée et totalement intelligible du monde : ce ne serait qu'une grossière "mystification". On comprend l'enthousiasme de Mirbeau pour Dostoïevski et Tolstoï, découverts en 1885, et dont il oppose l'esthétique, respectueuse de l'obscurité profonde des êtres et des choses, à celle de "l'art latin", à la clarté trompeuse, "art incomplet, quand il n'est pas faux"^{lxxi}. Et aussi sa passion pour la peinture impressionniste, qui dissout les contours et les formes, modifie la perception des couleurs auxquelles nous sommes habitués, donne de l'univers une image instable et fluctuante, bref choque roidement nos représentations et met à mal notre confort intellectuel. Les bourgeois, qui ne s'y trompent pas, ne pourront jamais l'accepter, et pour peu qu'irrespectueusement on en dépose un devant une toile de Manet, on verra aussitôt ses cheveux, s'il en a, se dresser sur la tête^{lxxii}. Mais il n'y a pas que les bourgeois qui répugnent à entrer dans ce monde si peu conforme à leurs habitudes culturelles : Mirbeau lui-même, futur chantre attiré de Monet et de Van Gogh, a eu du mal à se défaire de ses exigences en matière de dessin, de composition et d'achèvement^{lxxiii}, et il lui a fallu probablement le contact direct avec Manet, à partir de 1880, semble-t-il, et avec Monet, à l'automne 1884, pour pouvoir se pénétrer de leur vision du monde et l'accepter sans réticences. Comme son éthique, l'esthétique mirbellienne implique

une ascèse, et bien peu d'hommes en sont capables, tant chez les artistes que, *a fortiori*, chez les simples lecteurs et amateurs d'art^{lxxiv}. Enfin, en bon matérialiste, Mirbeau récuse l'inspiration et le romantisme. Il ne croit pas du tout que l'écrivain puisse composer une œuvre sous la dictée d'une force, intérieure ou extérieure, qui permette d'atteindre d'emblée le summum de l'efficacité (au contraire, il se méfie de sa propre facilité à écrire) ; et il ne fait aucunement de la sincérité de l'artiste un critère de qualité. Il a toujours mis l'accent sur la nécessité impérieuse, pour tout artiste digne de ce nom, de se débarrasser des verres déformants et des "*préjugés corrosifs*" du conditionnement culturel, afin de "*voir avec son œil, et non avec celui des autres*"^{lxxv}, et de faire passer les sensations éprouvées au contact du monde extérieur à travers l'alambic de son "*tempérament*" : véritable "*travail de distillation*", comparable à la cristallisation amoureuse analysée par Stendhal, au terme duquel, le "*fait*" brut est devenu, "*divinement modifié, vers, tableau ou statue*"^{lxxvi}. "*Être privilégié par la qualité de ses jouissances et par ses souffrances*", l'artiste est dès lors à même de découvrir, "*dans l'infini frémissement de la vie, des choses que les autres ne verront, ne découvriront, ne comprendront jamais*"^{lxxvii}. Mais il y faut une lutte incessante et douloureuse : contre soi-même, d'abord, et aussi contre une société misonéiste réfractaire à cette angoissante recherche de l'originalité. C'est tellement plus facile de se contenter de ressemblances photographiques, comme Bonnat ou Denys Puech, ou d'esquiver la difficulté en se réfugiant dans le mythe et l'allégorie, comme Gustave Moreau et les "*peintres de l'âme*" ! C'est pourquoi tous les vrais artistes, même les génies, comme Rodin, Monet ou Cézanne, connaissent "*de continuelles désespérances*" : "*Devant le mystère qu'est le frisson de la vie, et qu'il est impossible d'atteindre complètement pour le fixer en un vers, sur une toile, dans du marbre, (...) même un Shakespeare, même un Velasquez, même un Rodin se sent bien petit et bien impuissant*"^{lxxviii}. Cette tragédie de l'artiste, que lui-même a connue par expérience, Mirbeau l'évoque notamment dans *Dans le ciel*, où il se souvient des souffrances de Van Gogh et de Claude Monet en même temps que des siennes.

Ce travail de décantation sans lequel il n'y aurait pas d'art n'est pourtant pas suffisant. Il faut également posséder parfaitement son métier, être seul maître de son cerveau et de sa main – cette main "*coupable*" que le peintre Lucien de *Dans le ciel* finit par couper –, bref, comme l'explique Sandro Botticelli, dont se réclament abusivement tant de "*fumistes*", de "*kabbalistes*" et de "*vermicellistes*", posséder "*la science de ce que l'on fait*", qui seule "*libère du servilisme des imitations*". Mais elle "*ne s'acquiert que lentement, et par le travail acharné*"^{lxxix}. À travers Kariste, peintre raté, et Lucien, qui tourne fâcheusement au symbolisme, Mirbeau souligne la nécessité de ce travail douloureux dont les prétendus "*peintres de l'âme*" entendent se dispenser : leurs "*femmes clairdelunaires*", leurs Christs cambodgiens ou nécrosés, leurs princesses onanistes ou siphylitiques, leurs "*vierges rancies*", loin de témoigner d'une vision originale, révèlent une radicale impuissance. Ils ignorent jusqu'au B A Ba de leur métier. Mais si le métier est indispensable, il ne saurait en aucune façon être suffisant : il n'est qu'un outil, non une fin en soi. Et ceux qui le possèdent admirablement, mais qui ne savent "que" peindre, sans éprouver d'émotion, sans jeter sur les choses un regard neuf, tels Munkacsy ou Bastien-Lepage, dans des genres très différents, ne seront jamais que "*la moitié d'un artiste*"^{lxxx}. Cette double exigence de l'originalité et de la science permet à Mirbeau de

renvoyer dos à dos, d'un côté, le naturalisme et l'académisme, qui répudient l'émotion et la subjectivité, et, de l'autre, le romantisme et le symbolisme, qui ne voient pas, pour l'artiste, la nécessité d'une ascèse et d'un travail douloureux afin de se créer lui-même en même temps que son œuvre^{lxxxii}.

Ce faisant, Mirbeau apporte une nouvelle preuve de son esthétique matérialiste. Car, selon Comte-Sponville, si "*tout vient de lui*", l'artiste, "*créant son œuvre, crée quelque chose qui le dépasse. (...) D'où l'humilité des génies : ils connaissent leur petitesse à la grandeur de ce qu'ils créent. (...) Nous touchons là à ce qu'aucune religion ne peut accepter (la pierre de touche, autrement dit, de l'athéisme absolu), et qui tient en une phrase : la création est supérieure au créateur*"^{lxxxiii} – contrairement à ce qu'affirment toutes les religions établies. L'humilité de Mirbeau, qui doute toujours de lui-même et traverse de graves crises d'impuissance, est trop connue pour qu'il soit nécessaire d'y insister. Mais, ce qui est plus important encore, c'est que, tout en admirant chez les "*grands dieux de son cœur*" le génie dont il souffre de manquer, il ne parvient pas pour autant à être dupe de sa propre admiration : en même temps qu'il l'affirme, il est tenaillé par le doute qu'il ne s'agisse pour une bonne part d'une illusion^{lxxxiii}. "*Conduite de deuil*", selon Comte-Sponville : "*la vérité [de l'art] est dans son illusion, et dans la dénégation de cette illusion*"^{lxxxiv}. Bien difficile est de suivre cette ligne de crête, de se prémunir à la fois contre l'admiration aveugle et le découragement...

UNE POLITIQUE MATERIALISTE

Octave Mirbeau est le prototype de l'intellectuel engagé, et il a choisi le camp des humiliés et des offensés, des victimes et des sans-voix, contre celui des possédants, des gouvernants et des bourreaux. Cela lui a valu, aux yeux des bien-pensants, une image de marque détestable et des accusations d'exagération et de frénésie. Écrivain subversif, il aurait donc dû, logiquement, être adulé par tous ceux qui avaient choisi le camp de la révolution et du progrès social. Il n'en a rien été, car, au regard des socialistes de l'époque, et même d'une partie des anarchistes, il reste politiquement incorrect. Parce qu'il est irréductiblement matérialiste, et que le matérialisme, dans le domaine politique, tourne le dos à l'utopisme, à la propagande et à l'illusoire préparation du "*grand soir*".

Tout d'abord, paradoxalement, cet homme engagé dans les grands combats politiques de son temps a, à l'égard de la politique, un dégoût à la fois viscéral et raisonné : "*La politique, par définition, est l'art de mener les hommes au bonheur ; dans la pratique, elle n'est que l'art de les dévorer. Elle est donc le grand mensonge, étant la grande corruption*"^{lxxxv}. Tous les politiciens lui apparaissent donc comme éminemment suspects, quand ce n'est pas carrément crapuleux, puisque ce qui les anime, ce ne sont pas des convictions, mais des appétits, ce n'est pas le souci de la vérité, mais le mensonge démagogique de prétendus "programmes" qui n'ont pas d'autre fonction que de leur permettre d'accéder au pouvoir, ce n'est pas la pitié pour les souffrants de ce monde, mais le désir cynique de tirer de leur exploitation le maximum de profit. Eugène Mortain, dans *Le Jardin des supplices*, nous donne une bonne idée de cette vision éminemment caricaturale et démystificatrice du monde de la politique. Cela explique, d'une part, que Mirbeau ait toujours tenu à sauvegarder précieusement sa totale indépendance à l'égard des partis et des groupes politiques, fussent-ils anarchistes (il est irréductiblement individualiste) ; et, d'autre part, qu'après le grand

tournant de 1884-1885, il ait constamment mis dans le même sac, et renvoyé dos à dos, légitimistes et radicaux, opportunistes et bonapartistes, socialistes et orléanistes^{lxxxvi}. À ses yeux, "tous les régimes se valent, c'est-à-dire qu'ils ne valent rien"^{lxxxvii}, et tous les politiciens sont de "mauvais bergers" : "Cette qualification de mauvais bergers s'applique aux députés, qu'ils soient socialistes ou radicaux, monarchistes ou opportunistes, aussi bien qu'aux patrons d'usines, aux chefs d'armée, aux prêtres", explique-t-il au lendemain de la première de la pièce qui porte ce titre^{lxxxviii}. On comprend que Jaurès n'ait pas du tout apprécié et ait jugé "effarant" ce type d'amalgame^{lxxxix}. Mais ce qui est encore plus "effarant", c'est qu'au nombre des mauvais bergers qu'il dénonce, Mirbeau ajoute les deux héros apparemment positifs de sa tragédie prolétarienne, ceux que nombre de spectateurs, et notamment les prolétaires, auraient eu tendance à considérer comme ses porte-parole : "Jean Roule, qui excite les foules", et "Madeleine, qui les mène à la mort"^{xc}. Jean Grave, le théoricien anarchiste, lui en fait le reproche : pour lui, un libertaire ne saurait être un *leader* comme les autres, il est un éducateur des foules^{xc1}.

Deuxième paradoxe : Mirbeau se méfie de l'utopisme des révolutionnaires. Certes, il affirme la nécessité de changements profonds – par exemple l'abolition du salariat, telle que la rêve Zola dans un de ses *Quatre Évangiles : Travail* –, et il est parfaitement conscient que trop souvent "nous appelons utopies des choses qui ne sont point encore réalisées et dont notre pauvre et faible esprit ne peut même concevoir la réalisation future"^{xcii}, et que l'accusation d'utopisme sert bien souvent à démonétiser toute pensée critique et à interdire tout progrès social. Mais ce qui lui fait peur – comme plus tard à Aldous Huxley dans la préface de *Brave new world* – c'est la volonté de "bons" bergers autoproclamés, bardés de bons sentiments, de théories scientifiques et de velléités émancipatrices, d'imposer aux misérables un bonheur clef en main, qui pourrait bien se révéler, à l'usage, bien pire encore que leur condition antérieure. En condamnant vigoureusement le collectivisme, par exemple, Mirbeau a comme une prémonition des totalitarismes du vingtième siècle, et en particulier du stalinisme : "Qu'est-ce donc que le collectivisme, sinon une effroyable aggravation de l'État, sinon la mise en tutelle violente et morne de toutes les forces individuelles d'un pays, de toutes ses énergies vivantes, de tout son sol, de toute son intellectualité, par un État plus compressif qu'aucun autre ?"…^{xciii} Si une certaine dose d'utopie – ce qu'il appelle le "beau rêve" de Jean Grave – est indispensable à l'engagement, sous peine de s'engluer dans la gestion politicienne au jour le jour, l'utopisme, c'est la mort, ou, comme dit Comte-Sponville, c'est "la terre promise de toutes les aliénations"^{xciv}.

Troisième paradoxe : alors qu'il s'est fixé pour objectif, dès 1877, de contribuer à l'émancipation des esprits et à une ascension vers un état social meilleur, il refuse d'entretenir l'espoir des opprimés, sans lequel il est pourtant bien difficile d'imaginer une action collective. Véritablement réaliste, il répudie par avance le pseudo-"réalisme socialiste", qui n'est en fait qu'un idéalisme mystificateur. Le dénouement des *Mauvais bergers* est édifiant à cet égard. Voici comment Mirbeau lui-même en dégage "la terrifiante vérité" : "L'autorité est impuissante, la révolte est impuissante. (...) Le jour où les misérables auront constaté qu'ils ne peuvent s'évader de leur misère, briser le carcan qui les attache, pour toujours, au poteau de la souffrance, le jour où ils n'auront plus l'Espérance, l'opium de

l'Espérance^{xcv}... ce jour-là, c'est la destruction, c'est la mort !^{xcvi} Et pour être bien sûr d'avoir annihilé toute espérance au dénouement, Mirbeau s'arrange pour que, avec Madeleine, la *pasionaria* des corons, meure l'enfant de Jean Roule dont elle était enceinte. Jean Grave en est insatisfait : *"En le faisant mourir avec la mère, c'est la négation de tout effort et de toute critique. Il ne reste plus alors qu'à aller piquer une tête dans la Seine"*^{xcvii}.

Et pourtant, au moment même où, sur les planches du théâtre de la Renaissance, retentissent les coups de feu qui sonnent le glas de l'émancipation des damnés de la terre, Mirbeau se lance à corps perdu dans la bataille dreyfusiste pour la Justice et la Vérité, les deux valeurs cardinales des dreyfusards. Nouveau paradoxe, surtout si on considère les majuscules dont sont généralement affublés ces deux mots. Car enfin, pour un matérialiste, il n'existe aucune idée absolue et éternelle de Vérité et de Justice, et ces références d'apparence platonicienne devraient être éliminées. Certes. Mais s'il est vrai que, pour Mirbeau, la vérité et la justice n'ont rien d'absolu – il n'a cessé de le répéter –, et si, d'autre part, au cours de l'Affaire, contrairement à ce que *Les Preuves* de Jaurès laissent accroître, toute la vérité n'a pas pu être faite, il n'en reste pas moins qu'il a su très clairement où se situaient l'injustice et le mensonge : cela ne relève pas de la raison démonstrative, mais d'une exigence éthique. Et c'est cette conscience éthique qui lui imposait de s'engager, si flous qu'aient pu être, pendant longtemps, nombre d'aspects de l'Affaire. Non seulement il n'est pas nécessaire d'espérer pour entreprendre, mais il n'est pas même indispensable de disposer de certitudes absolues, sans quoi l'on ne ferait jamais rien, et on laisserait le monde courir à la catastrophe et les hommes accumuler les atrocités. Se taire, ce serait être complice, et Mirbeau ne le peut pas. Dès sa première intervention, dans son article "Chez l'illustre écrivain", le 28 novembre 1897, c'est l'éthique qu'il met au poste de commande : *"Que peuvent tous les jugements, et toutes les sentences (...) contre (...) l'absolue, l'impeccable sécurité que me donne cette chose sacrée : la conscience d'un honnête homme"* – celle de Scheurer-Kestner en l'occurrence^{xcviii}. Comme l'écrit Comte-Sponville, *"le militant matérialiste n'a pas de Dieu pour le soutenir, pas de Vérité pour lui donner raison, pas de Bien pour le justifier. Il se bat tout seul et fait ce qu'il peut. (...) Il est lucide et désespéré"*^{xcix}.

Cette lucidité désespérée, qui n'exclut pas l'engagement, éclate dans un article qui paraît dans *Le Journal* au cours de l'Affaire. Mirbeau s'y dédouble et oppose un vieil homme désabusé, qui n'attend plus rien de l'humanité, décidément incorrigible, et ne croit plus à aucun changement, et un intellectuel, que l'on est tenté d'identifier à notre dreyfusard, qui manifeste sa confiance dans la jeunesse : *"Ils ont la passion, l'amour de la justice, le culte de la beauté, la soif ardente de la liberté, le désir impérieux de l'action. (...) C'est tout un mouvement qui commence, qui ne peut que se développer et grandir, et dont le résultat sera fécond. (...) Il ne faut jamais désespérer d'un peuple, si pourri qu'il soit, quand une jeunesse intelligente et brave se lève pour la défense de la justice et de la liberté"*^{ci}. Belle illustration de la dualité du "militant matérialiste" évoqué par Comte-Sponville, *"condamné à cette contradiction de croire à quelque chose dont il ne cesse d'affirmer l'illusion, obligé (pour rester matérialiste) de se désillusionner sans cesse de sa propre croyance"*^{cii}.

Tout en répudiant la politique, Mirbeau ne répudie pas l'engagement ; et tout en refusant la propagande destinée à ne pas désespérer Billancourt, il continue à prôner la nécessité de l'action. Mais l'action,

pour lui, ce n'est ni le combat partidair, ni la lutte électorale et parlementaire, ni le complot clandestin pour préparer le grand soir. Même s'il n'exclut pas de se battre pour des objectifs à court terme (par exemple pour le capitaine Dreyfus), l'action à laquelle il se rallie ne saurait avoir que des objectifs à très long terme – pour ne pas dire qu'en réalité ces objectifs lointains n'ont aucune chance d'être jamais atteints. Il s'agit de préparer une révolution culturelle, qui transforme l'homme en profondeur, et sans laquelle les révolutions politiques ne peuvent qu'avorter dans le sang. : *"Aujourd'hui, l'action doit se réfugier dans le livre. C'est dans le livre seul que, dégagée des contingences malsaines et multiples qui l'annihilent et l'étouffent, elle peut trouver le terrain propre à la germination des idées qu'elle sème. (...) Les idées demeurent et pullulent ; semées, elles germent ; germées, elles fleurissent. Et l'humanité vient les cueillir, ces fleurs, pour en faire les gerbes de joie de son futur affranchissement"*^{ciii}. Ainsi, dès 1877, à contre-courant de l'orientation officielle de L'Ordre, loue-t-il Edmond de Goncourt qui, en traitant de la prostitution, sujet tabou, et du système pénitentiaire dans *La Fille Élisa*, a préparé une *"révolution qui sera bonne"*^{civ} ; de même Victor Hugo, qui a pris la défense des *"vaincus"* et des *"captifs"*, qui a vengé *"toutes les injustices"*, qui *"a tenté d'arracher l'homme aux proies des trônes effarés, aux échafauds des sociétés peureuses"*, et dont la *"voix retentissante (...) a dominé, chaque fois que l'homme était menacé, le tumulte des intérêts oppresseurs et des lois homicides"*^{cv} ; de même, Émile Zola, qui, avec ses *Évangiles*, et notamment *Travail*, *"fera, pour l'avènement de la société future, pour la conquête de la justice prochaine, plus que n'ont pu faire jusqu'ici, les sèches démonstrations et les discussions hargneuses des révolutionnaires professionnels"*^{cvi}. Pour sa part, Mirbeau entend apporter également sa pierre à l'édification d'un *"état meilleur"*, qu'en 1877, il nomme audacieusement *"le socialisme"* – qui n'a rien à voir, précise-t-il, avec *"la recherche abstraite d'un paradis imaginaire"*^{cvi} – et que, par la suite, il appellera *"l'anarchie"* : c'est-à-dire *"la reconquête de l'individu, la liberté du développement de l'individu dans un sens normal et harmonique"*^{cvi}. Mais les efforts des écrivains semeurs d'idées émancipatrices ne sauraient suffire : il faudrait qu'ils fussent relayés par des pédagogues d'un type nouveau, dans des structures scolaires telles que l'orphelinat de Cempuis dirigé par Paul Robin : *"Il n'est pas téméraire d'espérer qu'il peut sortir de cet admirable système toute une rénovation dans les conditions sociales. Élever l'ouvrier jusqu'au rôle de créateur conscient, donner à sa vie l'intérêt de toute une recherche, de tout un rêve d'artiste, quoi de plus beau ?"*^{cix}

Citation révélatrice à plus d'un titre. D'abord, elle met en évidence la complémentarité de l'éthique, de l'esthétique et de la politique matérialistes de Mirbeau : créer un homme nouveau, c'est à la fois le résultat d'une ascèse individuelle, *"un rêve d'artiste"*, et un objectif politique à long terme. Ensuite, elle témoigne d'un mélange de confiance, indispensable à l'action, et de scepticisme (un *"beau rêve"*), précieux garde-fou contre tous les emballlements, les dogmatismes et les fanatismes mortifères. Comme l'écrit Comte-Sponville, opposant la vie et la pensée, *"si l'on ne peut vivre sans illusions, on peut penser sans mystifications"* ; et s'il est vrai qu'*"il n'y a pas de politique sans illusions, il peut exister une philosophie politique sans mystifications"*^{cx}. En bon matérialiste, Mirbeau est bien progressiste et se bat sans relâche pour plus de justice et de mieux-

être, mais il se refuse à sombrer dans les mystifications de la propagande et de l'utopisme.

* * *

Ainsi, nous avons pu dégager la profonde cohérence de la pensée mirbellienne depuis que, au cours de son adolescence, il a répudié une bonne fois pour toutes les mensonges religieux et s'est rallié à jamais à un athéisme radical et à une conception matérialiste de l'homme et du monde. Mais ce matérialisme ne va jamais de soi : il est toujours menacé. De l'extérieur par les pressions des institutions officielles (gouvernements, académies, Églises), qui disposent d'un impressionnant dispositif de conditionnement, aussi bien que des contre-pouvoirs (presse, partis, associations, écoles artistiques et littéraires), toujours prêts à retomber dans les errements du platonisme et de l'idéalisme. Et, de l'intérieur, par la tentation permanente, pour Mirbeau comme pour chacun d'entre nous, de donner un sens à sa vie, à sa création et à son engagement, en oubliant l'impitoyable lucidité caractéristique du matérialisme.

"Irrécupérable", comme eût dit Sartre, il a su résister à ces pressions et à ces tentations et élaborer, difficilement, une éthique, une esthétique et une politique matérialistes, plus que jamais nécessaires à une époque de graves confusions intellectuelles, d'abêtissement programmé et de résurgence de fanatismes de tout poil que l'on croyait éteints à jamais. C'est la grandeur d'un homme, d'un artiste et d'un intellectuel engagé comme Octave Mirbeau, et c'est aussi sa misère dans une société bourgeoise et mercantile, de n'avoir jamais cessé de se battre pour des valeurs, dont il affirmait en même temps le caractère relatif, et pour des idéaux, dont il ignorait moins que quiconque le caractère illusoire. Homme libre, purgé d'espoir et d'illusions, il n'a cessé de se créer par un combat permanent contre lui-même^{cx} et contre les forces compressives de la société ; et s'il a suivi sa pente, cela a toujours été en montant^{cxii}.

Pierre MICHEL
Université d'Angers

i. "Un Homme sensible", *Le Journal*, 25 août 1901 (*Contes cruels*, Séguier, 1990, t. I, p. 512).

ii. "Propos de l'instituteur", *L'Humanité*, 31 juillet 1904 ; *Combats politiques (C. P.)*, Séguier, 1990, p. 241 ; *Combats pour l'enfant*, Ivan Davy, 1990, p. 181.

iii. *La 628-E 8*, Éditions Nationales, 1935, p. 5. Même idée, formulée d'une manière encore plus provocante, à la façon de Nietzsche, p. 209 : "Constipé, le divin Platon devient aussitôt une brute quinteuse et stupide. L'intestin commande au cerveau."

iv. "La Fille Élisa", *L'Ordre de Paris*, 25 mars 1877 (article recueilli dans notre édition des *Combats littéraires – C. L.* – de Mirbeau, Éditions de Septembre, à paraître).

v. Cf. *supra* ma communication sur "Mirbeau et le concept de modernité". Cf. aussi mes *Combats d'Octave Mirbeau*, Annales littéraires de l'université de Besançon, 1995, pp. 65-67.

vi. Voir en particulier "Cartouche et Loyola", *Le Journal*, 9 septembre 1894 (*Combats pour l'enfant*, p. 139-142).

vii. *Le Jardin des supplices*, éd. Folio, 1987, p. 97 et p. 99.

viii. "Il n'y a pas de pourquoi" (*Le Journal*, 14 octobre 1894). "La plus grande folie est de chercher une raison aux choses. Les choses n'ont pas de raison d'être, et la vie est sans but, puisqu'elle est sans loi" ("?", *L'Écho de Paris*, 25 août 1890).

ix. "Clemenceau", *Le Journal*, 11 mars 1895.

x. L'obscurité de Mallarmé, "qui lui est tant reprochée, est elle-même de la vie, de cette vie elliptique, énigmatique, qui règne partout" ("Quelques opinions d'un Allemand", *Le Figaro*, 4 novembre 1889). Maeterlinck évoque "le cri de désespérance de l'homme enfermé dans la prison de sa matérialité, alors qu'autour de lui passent les rêves qu'il n'atteindra jamais" ("Maurice Maeterlinck", *Le Figaro*, 24 août 1890). Rodenbach, pour sa part, "cherche à pénétrer le mystère [des êtres et des choses] au moyen d'admirables transpositions de la nature extérieure dans l'âme humaine" ("Georges Rodenbach", *Le Journal*, 15 mars 1896). Les trois articles sont recueillis dans les *C. L.* Voir aussi "Impressions littéraires" (*Le Figaro*, 29 juin 1888 ; *C. L.*), où Mirbeau écrit : "Le poète, si perdu qu'il soit dans ses rêves, pénètre bien plus avant dans le mystère des choses et des êtres que les micrographes et les histologistes."

xi. Cf. Pierre Michel, "Mirbeau et le symbolisme", dans les *Cahiers Octave Mirbeau* n° 2, 1995, pp. 8-22. Voir aussi, *supra*, la communication de Fabien Soldà.

xii. Cf. notre article sur "Le Jardin des supplices : entre patchwork et soubresauts d'épouvante" dans les *Cahiers Octave*

-
- Mirbeau, n° 3, 1996, pp. 46-72.
- xiii. "En écoutant la rue", *Contes cruels*, t. I, p. 42.
- xiv. "C'est dans l'infection du pus et le venin du sang corrompu qu'éclotent les formes par quoi notre rêve chante et s'enchanté" ("Sur un livre", *Le Journal*, 7 juillet 1895 ; C. L.).
- xv. "Questions sociales", *Le Journal*, 20 décembre 1896 (C. L.). Sur la critique du collectivisme, voir ma communication sur "Mirbeau et Jaurès", dans les Actes du colloque *Jaurès et les écrivains*, Centre Charles Péguy, Orléans, 1994, pp. 111-116 On retrouve la dialectique à l'œuvre dans l'analyse de la crise économique (c'est la surproduction qui engendre le chômage et la misère) ou de la course aux armements (le surarmement rend impossibles de nouvelles guerres inter-impérialistes, pense Mirbeau). Cf. notamment "Nous avons un fusil" (*Le Journal*, 22 avril 1894) et "Philosophe sans le savoir" (*Le Journal*, 10 juin 1894).
- xvi. *Traité du désespoir et de la béatitude*, Presses universitaires de France, 1984, t. I, p. 14 et p. 15.
- xvii. Cf. "Un Mot personnel", *Le Journal*, 19 décembre 1897.
- xviii. *Op. cit.* t. I, p. 13 et p. 15.
- xix. *Ibid.*, p. 15. Gramsci disait de son côté que la vérité est toujours révolutionnaire, et Lénine que les faits sont têtus.
- xx. J.-H Rosny aîné, "Les Incohérents : Octave Mirbeau et Jean Lorrain", *Nouvelles littéraires*, septembre 1932.
- xxi. Comte-Sponville, *op. cit.*, t. I, p. 16.
- xxii. Comte-Sponville écrit que "le matérialisme", c'est une "théorie de l'illusion" (*op. cit.*, t. I, p. 119), alors que "la politique, l'art et la morale sont tout entiers et à jamais du côté de l'illusion" (*ibid.*, p. 116).
- xxiii. *Ibid.*, p. 32.
- xxiv. "Propos de l'instituteur", *loc. cit.*
- xxv. "Dès que j'ai pu articuler un son, on m'a bourré le cerveau d'idées absurdes, le cœur de sentiments surhumains. J'avais des organes, et l'on m'a fait comprendre, en grec, en latin, en français, qu'il est honteux de s'en servir. On a déformé les fonctions de mon intelligence comme celles de mon corps"... (ch. III de la deuxième partie ; *Combats pour l'enfant*, p. 58).
- xxvi. Réponse à une enquête sur la morale sans Dieu, *La Revue*, 15 novembre 1905, p. 161.
- xxvii. *Ibidem.*
- xxviii. "À propos du *hard labour*", *Le Journal*, 16 juin 1895 (C. L.).
- xxix. *Ibidem.*
- xxx. C'est ainsi que l'abbé Jules s'écrie : "Vois-tu, mon garçon, si j'avais connu autrefois ces vérités, je n'en serais pas où j'en suis aujourd'hui. Car je suis une canaille, un être malfaisant, l'abject esclave de sales passions" (*loc. cit.*).
- xxxi. "Tout ce que les psychologues les plus profonds ont pu comprendre jusqu'ici, c'est que l'immoralité est plus spécialement visible et plus intimement délictueuse dans la nudité, et seulement dans la nudité de la femme" ("Le Secret de la morale", *Le Journal*, 10 mars 1901 ; C. L.).
- xxxii. "Le Secret de la morale", *ibidem.*
- xxxiii. *Ibidem.*
- xxxiv. C'est le titre d'un article paru dans *Le Journal* le 16 février 1901 (recueilli dans *Combats pour l'enfant*, pp. 159-164).
- xxxv. Réponse à l'enquête sur la morale sans Dieu, *loc. cit.*
- xxxvi. "Cartouche et Loyola", *Le Journal*, 9 septembre 1894 (*Combats pour l'enfant*, p. 142).
- xxxvii. *Op. cit.*, t. I, p. 51.
- xxxviii. *L'Abbé Jules*, ch. III de la deuxième partie (*Combats pour l'enfant*, p. 54). Il est à noter que l'abbé Jules est un grand lecteur de Spinoza.
- xxxix. "Le Plaisir", *La France*, 16 février 1885. Voir l'analyse du plaisir dans *Les Combats d'Octave Mirbeau*, pp. 72-73.
- xl. "Souvenirs d'un pauvre diable", *Contes cruels*, t. II, p. 487. Même idée dans le roman *Dans le ciel* (éd. de l'Échoppe, 1989, p. 57).
- xli. *Ibidem.*
- xlii. *Op. cit.*, t. I, p. 9. *Dans le ciel*, rédigé en 1892-1893, illustre aussi l'impossibilité pour l'homme de vivre dans le ciel des idées.
- xliii. Sur ces obstacles et ces déchirements, voir le premier chapitre des *Combats d'Octave Mirbeau* et, dans le chapitre II, les pages 72 à 87.
- xliv. "Palinodies", *L'Aurore*, 15 novembre 1898 (*Combats politiques*, p. 204 ; *L'Affaire Dreyfus* Séguier, 1991, p.161).
- xlv. Voir la préface de notre édition des *Combats pour l'enfant*, et *Les Combats d'Octave Mirbeau*, pp. 100-104.
- xlvi. Voir *infra* la communication de Pierre Masson sur "Gide et Mirbeau".
- xlvii. Ce n'est évidemment pas un hasard si ces *Lettres de l'Inde* ont paru sous le pseudonyme de Nirvana dans les colonnes du *Gaulois*, pendant l'hiver 1885. Voir notre édition, L'Échoppe, 1991.
- xlviii. *L'Abbé Jules*, *loc. cit.* (*Combats pour l'enfant*, p. 53).
- xlix. *Ibidem.* Sur les difficultés, voire l'impossibilité, de cette ascèse, voir aussi, dans les *Contes cruels*, "Les Corneilles" (t. I, pp. 131 sq.) et "En traitement" (t. I, pp. 223 sq.)..
- l. Georges Rodenbach, *L'Élite*, Fasquelle, 1899, p. 152.
- li. Interview par André Picard, *Le Gaulois*, 25 février 1894.
- lii. Interview par Paul Gsell, *La Revue*, 15 mars 1907, p. 218.
- liii. "Il vaut mieux renoncer à tout que lutter pour jouir", écrivait-il déjà dans un article sur "Le Suicide", dans *La France* du 10 août 1885.
- liv. *Op. cit.*, t. I, p. 45.
- lv. *Ibidem.*, p. 49.
- lvi. "Souvenirs d'un pauvre diable", *Contes cruels*, t. II, p. 495. Même expression dans *Dans le ciel*, p. 35.
- lvii. *Op. cit.*, t. I, p. 214.
- lviii. Voir *Les Combats d'Octave Mirbeau*, pp. 150-157, 191-228, 243-246.
- lix. *La France*, 8 novembre 1884 (*Combats esthétiques – C. E. –*, Séguier, 1993, t. I, p. 72).
- lx. "Le Salon", *L'Ordre de Paris*, 10 juin 1875 (*Premières chroniques esthétiques – P. C. E. –*, Société Octave Mirbeau – Presses de l'Université d'Angers, 1996, p. 152).
- lxi. "Le Salon", *L'Ordre*, 7 juin 1876 (*P. C. E.*, p. 211).

-
- lxii. "Aristide Maillol", *La Revue*, 1er avril 1905 (C. E., t. II, p. 386). Même idée vingt ans plus tôt : "En art, il n'y a rien d'absolument exact, et rien d'absolument vrai. Ou plutôt il existe autant de vérités humaines que d'individus" ("Le Rêve", *La France*, 3 novembre 1884 ; C. L.). Formulation pré-pirandellienne...
- lxiii. Il écrit dès le 24 mai 1876 : "Quand on veut développer et acquérir du talent, il vaut infiniment mieux que toute autre chose prendre simplement les leçons de Madame la Nature" (P. C. E., p. 201).
- lxiv. *Le Figaro*, 9 juin 1908 (C. E., t. II, p. 274).
- lxv. *Op. cit.*, t. I, p. 111. En matière d'art, cela implique qu'"une esthétique matérialiste ne peut définir un idéal, sauf à le dénoncer comme illusion" (*ibid.*, p. 289). C'est précisément ce que fait Mirbeau quand il écrit, le 31 mai 1894 : "L'art n'est peut-être en soi, comme tant de choses qui nous enthousiasment, qu'une mystification, mais..." (C. E., t. II, p. 67).
- lxvi. *Op. cit.*, t. I, p. 293.
- lxvii. Préface au catalogue de l'exposition Félix Vallotton, janvier 1910 (C. E., t. II, p. 496).
- lxviii. "Le Salon", *L'Ordre de Paris*, 29 mai 1875 (P. C. E., p. 137).
- lxix. "Aristide Maillol", *op. cit.*, p. 386. Il écrit également : "En art, un critique ne peut, réellement, procéder que par affirmations. Or toute affirmation dont il est impossible d'apporter la preuve suppose et appelle la dénégation" (*ibid.*, p. 385).
- lxx. Sur *Le Jardin des supplices*, voir en particulier les articles d'Éléonore Roy-Reverzy et de Pierre Michel dans les *Cahiers Octave Mirbeau* n° 3 (1996). Sur *Les 21 jours d'un neurasthénique*, voir la biographie d'Octave Mirbeau, *l'imprécateur au cœur fidèle*, Séguier, 1990, pp. 677-682, et *La Tentation d'un livre sur Rien*, de Sylvie Thorel, Éditions interuniversitaires, 1995, pp. 234-237. Sur Mirbeau romancier en général, voir le chapitre VI des *Combats d'Octave Mirbeau* et ma préface à l'édition de l'*Œuvre romanesque* de Mirbeau, à paraître aux Éditions de Septembre en 1998.
- lxxi. Voir la *Lettre de Mirbeau à Tolstoï*, Éditions À l'Écart, 1991 ; et ma communication sur "Mirbeau et la Russie", dans les Actes du colloque *Voix d'ouest en Europe, souffles d'Europe en ouest*, Presses de l'Université d'Angers, 1993, pp. 461-480.
- lxxii. "Le Salon XIV", *L'Ordre de Paris*, 28 juin 1874 (P. C. E., p. 85).
- lxxiii. Voir notre préface aux P. C. E.
- lxxiv. Le 8 décembre 1884, Mirbeau se demande "jusqu'à quel point le public est capable de juger par lui-même les œuvres d'art" : "On peut concéder qu'il est apte à sentir et à goûter, lorsqu'il est en présence de formes acceptées et de procédés traditionnels. Le déchiffrement est fait, tout le monde peut lire et comprendre. Mais s'il s'agit d'idées nouvelles, de manières de sentir originales, si la forme dont s'enveloppent les idées, si le moule que prennent les œuvres sont également neufs et personnels, alors l'inaptitude du grand public à comprendre et à saisir d'emblée est certaine" (C. E., t. I, p. 87).
- lxxv. "Le Salon", *La France*, 21 mai 1886 (C. E., t. I, p. 277).
- lxxvi. "Le Salon I", *La France*, 1er mai 1885 (C. E., t. I, p. 160).
- lxxvii. "Le Chemin de la croix", *Le Figaro*, 16 janvier 1888 (C. E., t. I, p. 345).
- lxxviii. *Ibidem*.
- lxxix. "Botticelli proteste", *Le Journal*, 11 octobre 1896 (C. E., t. II, p. 160).
- lxxx. "Bastien-Lepage", *La France*, 21 mars 1885 (C. E., t. I, p. 143).
- lxxxi. "Le véritable créateur est celui qui, dans son œuvre, livre, tableau, symphonie, se crée lui-même" ("Le Rêve", *La France*, 3 novembre 1884 ; C. L.).
- lxxxii. *Op. cit.*, t. I, p. 264.
- lxxxiii. Voir par exemple l'article du 31 mai 1894 cité note 65. Il analyse, par exemple, cette illusion, à propos des toiles de Monet dans un article du 10 mars 1889 (C. E., t. I, p. 358).
- lxxxiv. *Op. cit.*, t. I, p. 300.
- lxxxv. "Clemenceau", *Le Journal*, 11 mars 1895 (C. L.).
- lxxxvi. Cela explique aussi que, pendant des années, il ait pu servir avec le même dégoût des politiciens de tendances diverses. Il évoquera cette expérience dans un roman inachevé, *Un Gentilhomme*. Sur cette période de prostitution, voir le chapitre II de mes *Combats d'Octave Mirbeau*.
- lxxxvii. Cf. *Combats politiques* (C. P), Séguier, 1990, p. 114.
- lxxxviii. "Un Mot personnel", *loc. cit.* Voir aussi la dédicace vengeresse du *Jardin des supplices* "aux Prêtres, aux Soldats, aux Juges, aux Hommes qui éduquent, dirigent, gouvernent les hommes."
- lxxxix. Jean Jaurès, "Effarant", *La Petite république*, 25 décembre 1897.
- xc. "Un Mot personnel", *loc. cit.*
- xc. Lettre de Jean Grave à Mirbeau du 1898 (*Correspondance Mirbeau-Grave*, Éd. du Fourneau, 1994, p. 86) : "Ce sont des individus qui ont senti que la société actuelle est mauvaise et qui cherchent à en expliquer aux autres les raisons. Mais loin de vouloir les guider, ils disent aux individus qu'eux seuls peuvent s'en sortir..."
- xcii. "Travail", *L'Aurore*, 14 mai 1901 (C. L.).
- xciii. "Questions sociales", *loc. cit.* Voir aussi "Un Mot personnel" : "Le collectivisme me paraît une doctrine abominable, plus que les autres, parce qu'elle ne tend qu'à asservir l'homme, à lui ravir sa personnalité, à tuer en lui l'individu au profit d'une discipline abêtissante, d'une obéissance esclavagiste" (*loc. cit.*).
- xciv. *Op. cit.*, t. I, p. 149.
- xcv. Comte-Sponville parle de son côté d'"opium du peuple" (*ibidem*).
- xcvi. "Un Mot personnel", *loc. cit.*
- xcvii. Lettre de Jean Grave du 18 janvier 1898 (*op. cit.*, pp. 86-87). Sur cette contradiction, voir notre article à paraître dans les Actes du colloque de Grenoble sur *Littérature et anarchie* (aux Presses de l'Université de Toulouse-le Mirail).
- xcviii. *L'Affaire Dreyfus*, Séguier, 1991, p. 49. Mirbeau écrira de même que le colonel Picquart, dans son "duel à mort" avec l'armée, n'avait qu'une arme : sa conscience (*ibidem*, p. 213).
- xcix. *Op. cit.*, t. I, p. 125.
- c. Comte-Sponville écrit que tout engagement politique implique un désir, mais qui se nie lui-même "pour se sublimer (illusoirement) en idéal" (*op. cit.*, t. I, p. 150).
- ci. "L'Espoir futur", *Le Journal*, 29 mai 1898 (C. L.).
- cii. *Op. cit.*, t. I, pp. 127-128. Même analyse matérialiste chez William Pfaff, qui écrit, dans *Le Monde* du 10 septembre 1996 : "L'exigence, difficile à supporter, qui est notre lot, est de continuer à agir, tout en sachant que nous échouerons à

la fin. Il est évidemment plus facile d'agir si on croit que l'avenir sera radieux."

ciii. "Clemenceau", *loc. cit.* En 1910, Mirbeau écrira encore, dans la préface de *Marie-Claire* : "Les bons livres ont une puissance indestructible. (...) Ils sont plus forts que tout et que tout le monde." (C. L.)

civ. Cf. les deux articles sur *La Fille Élisa*, dans *L'Ordre de Paris* des 25 et 29 mars 1877 (C. L.).

cv. "Victor Hugo", *La France*, 24 mai 1885 (C. L.).

cvi. "*Travail*", *loc. cit.* (C. L.). Mirbeau critiquait déjà ces professionnels de la révolution dans "Tous cyclistes" (*Le Journal*, 19 août 1894) : "Vous vous proclamez des révolutionnaires, et vous ne trouvez pas autre chose que de réinstaurer, sous des mots nouveaux, sous de vaines étiquettes, ces formes condamnées et malfaisantes"...

cvii. "*La Fille Élisa*", *loc. cit.*

cviii. Préface à *La Société mourante et l'anarchie*, 1893 (C. P., p. 129).

cix. "Cartouche et Loyola", *loc. cit.*

cx. *Op. cit.*, t. I, p. 151.

cx. Cf. sur ce point le premier chapitre de mes *Combats d'Octave Mirbeau*.

cxii. Dans un article de 1890, il évoque "ce chemin de lumière ouvert devant nous" ("Amour ! amour", *Le Figaro*, 25 juillet 1890 ; C. L.).